

Hugo (1)

Victor Hugo, seigneur des poètes français,
Tu savais enchanter, par tant de vers sublimes,
Les hommes te lisant du fond de leurs abîmes
Pour enfin leur offrir le ciel que tu créais.

Hugo (2)

Inégalable virtuose,
Tu savais écrire des vers
Pour magnifier tout l'univers
Et la splendeur de chaque chose.

Mais un jour les flots de la Seine,
En leur fatal bouillonnement
Emportèrent négligemment
Ta chère enfant. Douleur obscure

Que pas un être n'imagine.
Le chagrin foudroya ton cœur
Et malgré toute ta rancœur,
Tu célébras Léopoldine.

La laitière (d'après Vermeer)

Le visage penché, à la pâle lumière
D'un soleil de printemps, elle tient dans ses mains
Une jarre de lait et songe aux lendemains
En rêvant aux amours conçues pour la laitière.

Son cœur à peine né disperse la poussière
De l'austère devoir. De lancinants refrains
Endorment la vertu et les vœux puritains.
Le désir enhardit sa silhouette fière.

Le lait, sève de vie, au long de ses bras coule,
Irriguant d'allégresse un corps devenu fou,
Saisi par le démon, emporté par la houle.

La fleur s'épanouit et met sous le verrou
La farouche pudeur. Ce matin, elle est femme
Et se brûle les doigts à une rouge flamme.

Passe le temps à toute allure

Passe le temps à toute allure
Telle comète dans les cieux.
Naguère jeune et audacieux,
Peu me souciais de la mesure.

Le soir avive la brûlure
De ces souvenirs délicieux.
Passe le temps à toute allure
Telle comète dans les cieux.

Ô temps, sauve, je t'en conjure,
Les mots qui me sont si précieux.
À présent que me voilà vieux,
Ne reste que littérature.
Passe le temps à toute allure.

Se promener le long du fleuve

Se promener le long du fleuve,
Où se mire le feu du ciel,
Pour qu'une flamme nous abreuve
D'un élixir providentiel.

Se promener le long du fleuve,
Recouvert d'un nuage gris,
Héraut d'une nouvelle épreuve
Pour nos cœurs blessés et aigris.

Se promener le long du fleuve
Où la fragrance du printemps
Apporte derechef la preuve
De la sourde fuite du temps.

Se promener le long du fleuve
Avec ta main pour horizon
Pour que le vil chagrin se meuve
Toujours vers la froide saison.

Soleil bienfaisant

À ma mère

Un éclair orangé inonde le vignoble.
C'est Phœbus qui s'exprime à travers le brouillard.
C'est un puissant rayon, rare, précieux et noble
Qui efface les pas du sombre corbillard.

Ton départ sans adieu m'a plongé dans un gouffre,
Un humide cachot où j'erre sans recours.
C'est la nuit en plein jour, tel un damné je souffre
Et j'implore le ciel de m'offrir son secours.

Ma prière exaucée, arrive un fier soleil,
Foudroyant l'horizon, source de tout réveil,
Après un long séjour dans l'étroit corridor

Où des larmes de glace entraînent dans ma chair nue.
Se consume soudain une flamme inconnue,
Tapissant mon chemin de fine poudre d'or.